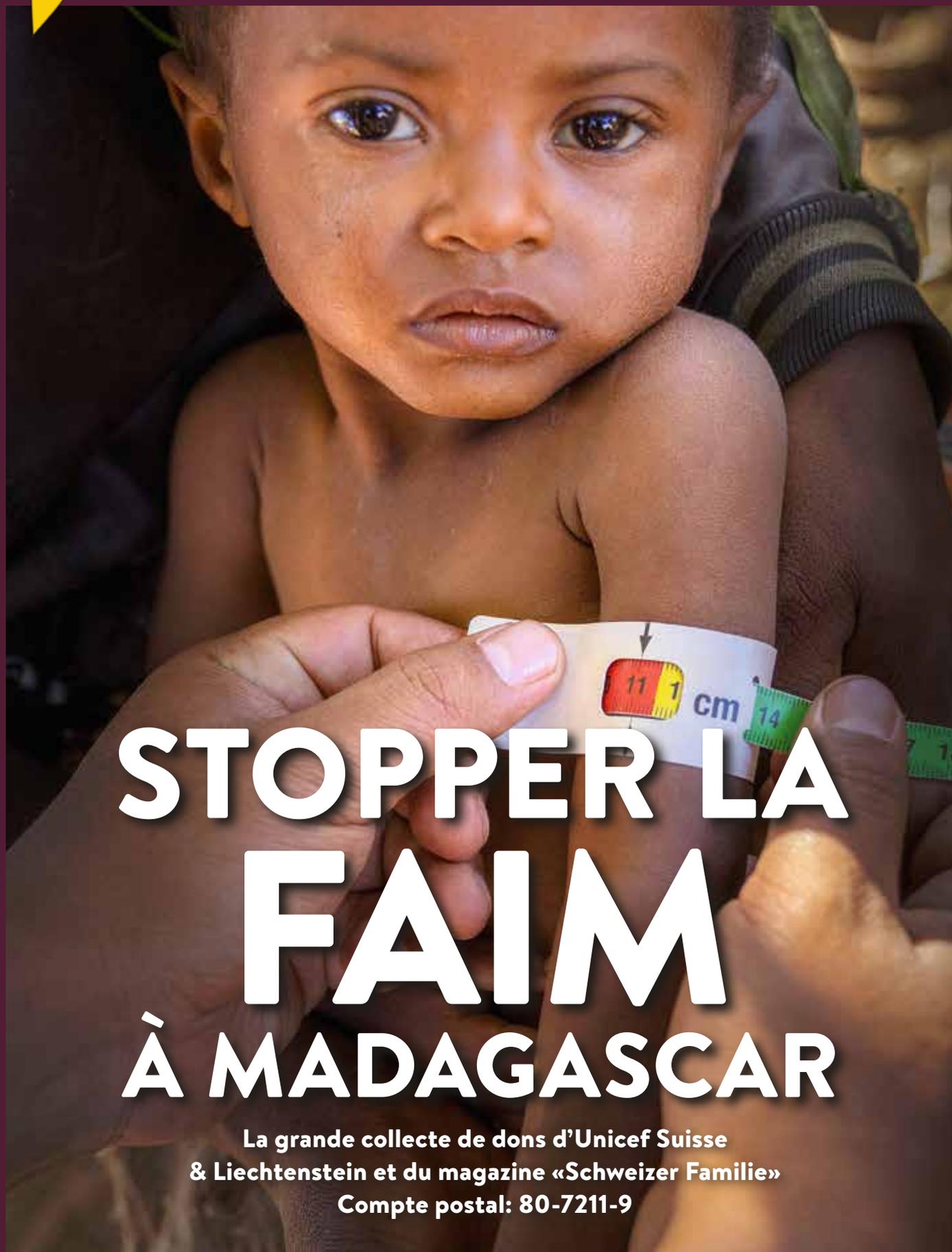




SEMAINES DES ÉTOILES 2022



DU 20 NOVEMBRE À NOËL



STOPPER LA FAIM À MADAGASCAR

La grande collecte de dons d'Unicef Suisse
& Liechtenstein et du magazine «Schweizer Familie»

Compte postal: 80-7211-9



Bettina Junker,
directrice générale du Comité
pour l'Unicef Suisse et
Liechtenstein



Daniel Dunkel,
rédacteur en chef de
«Schweizer Familie»



Les enfants vivant en Suisse et au Liechtenstein viennent en aide à des enfants en difficulté – cette année, aux tout-petits de Madagascar. Le Sud du pays connaît depuis cinq ans une sécheresse catastrophique; près d'un demi-million de jeunes enfants ont faim. C'est là que les «Semaines des étoiles» interviennent. La grande collecte de dons dure **du 20 novembre à Noël**.

Partenaire du domaine des médias



Photo de la couverture
Le bracelet de mesure du bras indique «rouge». Cela signifie que l'enfant souffre de «malnutrition

aiguë sévère», un état qui met sa vie en danger.



Par ici pour s'inscrire directement.



IL Y A MILLE FAÇONS DE PARTICIPER!

Confectionner du sirop, créer des couronnes de l'Avent, organiser une course sponsorisée ou un spectacle de théâtre: il existe beaucoup de possibilités pour les enfants vivant en Suisse et au Liechtenstein de recueillir des dons pour leurs pairs **qui souffrent de la sécheresse persistante et de la famine dans le Sud de Madagascar**. La grande collecte de dons des «Semaines des étoiles» du magazine «Schweizer Fam-

lie» et d'Unicef Suisse & Liechtenstein a lieu pour la 19^e fois et dure **du 20 novembre à Noël**. Enfants et jeunes peuvent y participer – seuls, en groupe ou avec leur classe. Pour vos collectes, vous pouvez utiliser la tirelire des «Semaines des étoiles» et vous versez vos recettes à l'Unicef. Écrivez à l'Unicef, décrivez vos collectes et indiquez qui a participé. Sur le site semainesdesetoiles.ch,

vous pouvez aussi lancer une collecte en ligne. Les dons permettent d'examiner les enfants dans le Sud de Madagascar, une région frappée par la sécheresse, afin de détecter les signes de malnutrition et de traiter ceux qui en souffrent au moyen d'une nourriture spéciale. Le partenaire des «Semaines des étoiles» dans le domaine des médias est le magazine des écoliers «Spick»: spick.ch.

De nombreuses personnalités en vue soutiennent les «Semaines des étoiles»: l'ambassadeur de l'Unicef Kurt Aeschbacher et l'ambassadrice de l'Unicef Tina Weirather, la musicienne Stefanie Heinzmann, les musiciens Kunz et Andrew Bond, la présentatrice TV Sandra Studer, les comiques Rob Spence, Charles Nguela et le Cabaret Divertimento. La Fédération des Ludothèques Suisses

offre elle aussi son appui à cette grande collecte.

DONS
Unicef Suisse et Liechtenstein
Pfungstweidstrasse 10
8005 Zurich
Compte postal 80-7211-9 mention
«Semaines des étoiles 2022»

Autres informations sur:
semainesdesetoiles.ch

Salalasoa et son fils Tafariaso dans son champ à Marosaragna. Le sol sec ne produit plus guère de nourriture.





LA GRANDE SÉCHERESSE FAIT SOUFFRIR

Dans le Sud de Madagascar, 1,5 millions de personnes ont faim. Depuis des années, il ne pleut presque pas, les réservoirs d'eau sont vides et les champs desséchés – une conséquence du changement climatique. Les plus menacés sont les jeunes enfants comme Fotodrenee. C'est à eux que les «Semaines des étoiles» vont apporter de l'aide.

— Texte Florian Wüstholtz Photos Reto Albertalli

Sana Solange Tiana, 10 ans, fait examiner sa nièce de deux ans et demi, Fotodrenee, au village de Savara Centre, dans une clinique mobile de l'Unicef.



Dans sa hutte à Maroalopoty II, Soaligne allaite sa petite fille Tema Voatendree. Le masque en poudre de santal sur le visage protège la peau du soleil.

Il y a de la poussière dans l'air quand les roues de la jeep s'immobilisent à Maroalopoty II. Le ciel est sans nuages. Seules quelques volutes de fumée s'élèvent à travers les haies de cactus omniprésentes de la steppe du Sud de Madagascar. Dans le sable rouge, deux poules cherchent du grain. Un zébu est couché à l'ombre d'une hutte en bois.

C'est en bordure du petit village que nous trouvons Soaligne, devant sa hutte de paille. Cette mère de 35 ans tient sa fille Tema Voatendree sur son bras droit. À côté d'elle est assise sa fille aînée Kazy Arlette (voir le portrait à droite) et, devant la famille, il y a une assiette contenant cinq figues de Barbarie d'un rouge éclatant. Soaligne en prend une, tandis que la petite Voatendree âgée de 14 mois préférerait être allaitée. « Mais je n'ai presque pas de lait », dit Soaligne.

« J'ai beaucoup de mal à nous nourrir, mes cinq enfants et moi », dit-elle, en préparant le fruit pour la petite. « Cette séche-

« J'ai beaucoup de peine à nous nourrir, mes cinq enfants et moi. Cette sécheresse dure depuis des années. »

Soaligne, 35 ans

resse est là depuis des années. » Soaligne n'a pas de terre, pas de travail, pas d'économies. Pour essayer de s'en sortir, elle ramasse tous les jours du bois dans la région. Quand elle en a suffisamment pour faire un fagot, elle le vend le long de la route principale d'Ambovombe pour 400 ariary – l'équivalent de dix centimes. « Si j'ai de la chance, je peux vendre cinq ou six fagots en une journée et acheter une tasse de riz ou un jerricane d'eau. » Le travail est particulièrement dur pour elle. Elle est aveugle d'un œil, a le bras gauche paralysé – les conséquences d'années de malnutrition.

« Certains jours, nous mangeons uniquement des figues de Barbarie », ajoute Kazy Arlette, 15 ans, en mordant dans un

fruit. Sa petite sœur Voatendree mordille elle aussi une figue. Ces fruits poussent partout dans la région et sont souvent l'unique nourriture des gens. Mais ils ne sont pas particulièrement nourrissants et leurs épines provoquent des inflammations pénibles.

Comme Soaligne et sa famille, 1,5 million de personnes souffrent de la faim dans le Sud de Madagascar et, parmi elles, près d'un demi-million de jeunes enfants. La raison, c'est une sécheresse qui dure depuis cinq ans. De ce fait, une partie des récoltes est perdue et les sources d'eau tarissent – un effet dévastateur du changement climatique. En 2021, dans les régions d'Ambovombe et d'Amboasary où se trou-



Kazy Arlette aimerait devenir infirmière ou footballeuse. Elle a confectionné son ballon en utilisant des déchets et du tissu.

« Ma mère a plusieurs infirmités; c'est pourquoi je l'aide dans son travail, pour faire la cuisine, pour la lessive et pour aller chercher de la nourriture. Régulièrement, j'amène ma petite sœur Tema Voatendree à la clinique où on la pèse et la mesure. Elle a 14 mois et est irrésistible. J'aime bien m'occuper d'elle et j'adore me doucher avec elle près du puits. Nous pouvons profiter de l'eau ensemble, patauger et nous laver. Mais malheureusement, Voatendree est beaucoup trop mince et faible. C'est pourquoi on lui donne de la nourriture spéciale à la clinique. »

Nous n'avons pas de terre, pas de bêtes et pas de travail. Ma mère ramasse tous les jours du bois afin d'acheter de la nourriture ou de l'eau pour nous. Malgré tout, je vais souvent me coucher en ayant faim car, un jour normal, nous nous partageons à six une tasse de riz. Si nous avons de la chance, il y a encore une secon-

de tasse le soir. En cas de malchance, nous nous débrouillons avec des figues de Barbarie. J'en fais la récolte le week-end avec mes deux sœurs. Nous essayons de remplir un jerricane de 20 litres pour tenir une semaine. Mais quand la sécheresse est particulièrement grave, nous n'y parvenons pas.

L'HISTOIRE DE KAZY ARLETTE*, 15 ANS

à Maroalopoty II

« Je vais souvent me coucher en ayant faim. En une journée, nous nous partageons à six une tasse de riz. »

Grâce à l'Unicef, certaines choses se sont améliorées, heureusement. Une fois par semaine, nous pouvons aller chercher de l'eau potable à la clinique et on nous donne assez de pâte à base d'arachide pour Voatendree, afin qu'elle retrouve sa santé et ses forces. Quand je ne dois pas travailler, j'aime bien

aller à l'école. Mes matières préférées sont les sciences naturelles, les mathématiques et le français. J'aimerais tellement devenir infirmière pour aider les autres. Mais je ne sais pas si c'est réaliste.

Quand je peux jouer au foot avec mes amies, je suis heureuse. Avec des restes de tissu et des déchets, nous avons confectionné une balle avec laquelle nous nous exerçons à jongler. Peut-être que je serai un jour une footballeuse célèbre. Malheureusement, ce n'est pas toujours très drôle dans notre village. Des bandes armées viennent souvent ici pour voler du bétail. Ils tirent en l'air avec leurs fusils pour nous faire peur et nous empêcher de nous défendre. J'aimerais tant un peu de sécurité: ne plus souffrir de la faim, avoir assez d'eau et ne plus rencontrer de voleurs de bétail. »

* Cette jeune fille et ses proches n'ont pas indiqué de nom de famille.

Des zébus cherchent de l'herbe dans la terre réduite en poussière (en bas à gauche). Le figuier de Barbarie prospère même dans un climat sec (en bas à droite).



Dans le village de Maroalopoty II, les enfants jouent avec un arbre.

Sougrah Banou Myriam Issa travaille comme infirmière. Elle est connue et appréciée dans la région.



ve aussi Maroalopoty II, le rendement obtenu atteignait 40 pour cent d'une récolte normale. À beaucoup d'endroits, les réserves sont presque épuisées. En outre, les quatre cinquièmes des plantes qui poussent à l'état sauvage – figes de Barbarie, mangues, prunes ou tubercules – ont disparu. Ainsi, tous connaissent ici la «kere» – le mot malgache qui signifie famine.

Conséquence: à Madagascar, un jeune enfant sur deux souffre de malnutrition chronique et n'a donc aucune chance de bien se développer. Et le changement climatique aggrave encore la situation: alors que la côte Est est frappée plus souvent par des ouragans violents, le Sud fait face à la sécheresse. La vulnérabilité des enfants est énorme dans un pays où plus de 80 pour cent de la population vivent dans la pauvreté.

C'est pourquoi l'argent récolté durant les «Semaines des étoiles 2022» soutiendra les enfants qui souffrent de la faim. La grande collecte de dons d'Unicef Suisse &



«Les familles luttent jour après jour et essaient désespérément de trouver de l'eau et de la nourriture pour leurs enfants.»

Sougrah Banou Myriam Issa, infirmière

Liechtenstein et du magazine «Schweizer Familie» a lieu du 20 novembre à Noël. Les enfants vivant en Suisse et au Liechtenstein collectent des dons pour leurs pairs malgaches: cet argent permet d'examiner les garçons et les filles du Sud du pays, une région marquée par la sécheresse, afin de déceler les signes de malnutrition et de traiter ceux qui en souffrent au moyen d'une nourriture spéciale. Avec 30 francs à peine, on procure à un enfant de la pâte à base d'arachide pour la durée d'un mois; enrichie de plus de quarante nutriments, elle sauve des vies.

Soaligne reçoit de la pâte à base d'arachide pour sa fillette et des soins médicaux. À cet effet, elle fait une heure de marche jusqu'à la clinique la plus proche à Maroalopoty I où elle est accueillie par Sougrah Banou Myriam Issa. L'infirmière de 26 ans dirige la clinique depuis quatre ans. Elle est arrivée dans le Sud étouffant de chaleur depuis la capitale Tananarive située à 700 kilomètres de distance. «Au



L'Unicef et d'autres organisations fournissent de la nourriture à de jeunes enfants (en haut) et offrent des soins médicaux dans des cliniques mobiles, par ex. à Savara Centre (à gauche).

début, la vie ici était difficile», se souvient Sougrah. «Dans la capitale, j'avais tout ce dont on a besoin pour vivre. Ici, il n'y a presque rien – même pas d'eau.»

Clinique sans courant électrique

Sougrah vit au village aux côtés des gens qu'elle soigne. Elle achète toutefois sa nourriture une fois par semaine dans la ville d'Ambovombe, à 20 kilomètres de distance. La route qui y conduit est une piste empierrée avec des nids-de-poule où on avance plus vite à vélo qu'en jeep. L'eau est livrée une fois par semaine par camion et on la pompe dans un grand réservoir placé à côté de la clinique.

Mais la nourriture et l'eau ne sont pas les seules denrées rares. Depuis plus de deux mois, la clinique connaît une panne de courant. Au coin de son petit bureau, Sougrah va chercher une immense batterie noire. «Chaque semaine, quelqu'un m'en apporte une nouvelle depuis Ambovombe pour que je puisse recharger mon

«Nous observons avec le changement climatique une hausse des événements météorologiques extrêmes dont l'impact est le plus fort sur les plus pauvres.»

Matthieu Joyeux, expert en nutrition auprès d'Unicef Madagascar

téléphone. Mais je dois être économe pour que cela suffise.»

Presque tous dans la région connaissent Sougrah, l'infirmière qui sourit avec retenue. Quand elle arrive dans un village, vêtue de sa blouse et de sa coiffe, les enfants se pressent en grappes autour d'elle. «Le manque d'eau signifie que beaucoup d'enfants souffrent de malnutrition», explique-t-elle, après avoir donné des instructions à une jeune accouchée. «Les familles luttent jour après jour et essaient désespérément de trouver de l'eau et de la nourriture pour leurs enfants.»

Même si le Sud de Madagascar est une région sèche, ces dernières années sont

exceptionnelles. La pluie est insuffisante pour remplir les réservoirs d'eau ou irriguer les champs. Dans le sol sablonneux, l'eau s'évapore plus vite qu'elle ne tombe du ciel. «Nous observons avec le changement climatique une augmentation des événements extrêmes et ce sont les plus pauvres qui sont le plus fortement touchés», explique Matthieu Joyeux, expert en nutrition auprès d'Unicef Madagascar. «S'ajoute à cela une croissance démographique qui exerce une pression toujours plus forte sur l'écosystème.» Plus la population est nombreuse, plus il faut de champs et d'eau car, à Madagascar, quatre personnes sur cinq vivent de l'agriculture.



Fotodrenee mastique une ration de pâte à base d'arachide. Cette nourriture spéciale thérapeutique peut lui sauver la vie.



La clinique mobile s'est arrêtée à Savara Centre. Un soignant pèse un jeune enfant dont la sœur attend à côté.



Et une fois de plus, le bracelet Muac indique «rouge». À part la faim, les maladies menacent aussi l'enfant affaibli.

Le pays rencontre aussi des difficultés supplémentaires entraînées par la pandémie et la guerre en Ukraine. «Comme d'autres parties du monde, Madagascar est aussi touchée par la hausse des prix des aliments de base», explique Joyeux. «Le pays importe par exemple beaucoup de blé et les matières brutes pour la fabrication de la pâte à base d'arachide viennent de l'étranger.» Ces derniers mois, les coûts du programme alimentaire de l'Unicef ont augmenté de 40 pour cent en raison de l'inflation et des problèmes relatifs aux chaînes d'approvisionnement.

Rouge signifie grand danger

Le petit village de Savara Centre se trouve à une dizaine de kilomètres de la clinique. Il est encore tôt le matin et l'air est frais

tandis qu'une lumière chaude enveloppe les huttes en bois. Sur la place du village, une équipe médicale installe une clinique mobile. Chaque jour, l'équipe soutenue par l'Unicef se rend en jeep dans les communes isolées pour soigner les enfants et distribuer de la nourriture spéciale – même si la situation nutritionnelle est difficile, il s'agit de ne oublier personne.

Une balance est déjà suspendue à une branche: elle permet de peser les jeunes enfants. Sur la table, il y a un bracelet Muac, un bracelet de mesure du périmètre brachial (Mid-Upper Arm Circumference). On le met autour du bras de l'enfant et il indique son périmètre – plus il est faible, plus la situation est mauvaise. Des marques en couleur sur le bracelet – rouge, jaune ou vert – renseignent sur la gravité



«Dans les cas urgents, les enfants doivent être traités au moyen de perfusions.»

Matthieu Joyeux, expert en nutrition auprès d'Unicef Madagascar

de la malnutrition. «Les enfants qui sont en zone rouge ont besoin d'une aide immédiate», commente Matthieu Joyeux. «Au besoin, ils doivent être hospitalisés et traités au moyen de perfusions.»



Salalasoa devant chez elle avec quatre de ses cinq enfants. Elle tient dans ses bras le plus petit: Tafarasoa.

«Que peut-on faire quand on n'a rien à manger et qu'il faut nourrir une famille? Mon fils Tafarasoa est mon cinquième enfant et je suis enceinte du sixième. Je me suis séparée de mon mari parce qu'il est égoïste et autoritaire. Tafarasoa a deux ans maintenant mais il est très petit et maigre. Il est apathique et pleurniche souvent des heures tout doucement parce qu'il a faim. Il aimerait que je le mette à téter mais je suis moi-même trop faible. À cause de sa malnutrition chronique, il a le ventre dur et gonflé.

Tous les matins, après m'être levée, je vais dans mon petit champ pour voir ce que je trouve. J'ai mis du maïs, du manioc,

des patates douces et des haricots. Mais ce que je récolte ne suffit pas pour que nous puissions en vivre toute l'année. En plus, c'est très venteux dans mon champ. Des coquillages et du sable sont soufflés depuis la mer toute proche et, quand il arrive que pleuve, le sol ne garde pas d'humidité. Ainsi, il ne vaut presque pas la peine de cultiver quelque chose. Mais je dois essayer et espérer que l'année prochaine sera meilleure. Avant, j'avais encore des moutons. Mais nous avons dû les abattre presque tous.

L'HISTOIRE DE SALALASOA*, 28 ANS

à Marosaragna

Il m'en reste juste deux qui cherchent de quoi manger entre les champs.

Quand la sécheresse était à son point cul-

minant, j'ai dû m'endetter auprès de connaissances pour pouvoir acheter un peu de riz ou de manioc. Je ne sais pas quand je pourrai rembourser cet argent, car j'ai du mal à m'en sortir. Grâce à l'Unicef, je reçois tout de même 100 000 ariary par mois (25 francs, précision de la réd.), ce qui me permet d'acheter de l'eau propre et de la nourriture pour ma famille et pour moi. Au marché, un jerricane d'eau potable coûte à peu près 2000 ariary (50 centimes). Quand je ne peux pas me le payer, je me rends au puits de la plage pour

rapporter de l'eau salée. Mon fils reçoit aussi régulièrement de la pâte à base d'arachide. Ainsi, par bonheur, il va un peu mieux. Les petits progrès dans sa santé me motivent à lui permettre d'avoir une alimentation équilibrée. J'essaie de combiner différentes choses quand je peux les payer. Quand je réussis, l'espoir germe que la situation puisse s'améliorer. Je rêve qu'il pleut de nouveau davantage, que je peux continuer de travailler dans mon champ et que je vois enfin des plantes qui poussent. Mais mon vœu le plus cher, c'est que mes enfants soient et restent en bonne santé et que, plus tard, ils trouvent un travail.»

»
Mon petit garçon est très maigre. Il est apathique et pleurniche souvent doucement parce qu'il a faim.

* Cette femme n'a pas indiqué de nom de famille.

MADAGASCAR

— Une île marquée par la pauvreté —

Madagascar est la quatrième île la plus grande du monde. Elle se trouve dans l'océan Indien, en face de la côte africaine. 29 millions de personnes y vivent, souvent dans une grande pauvreté, car ce pays est l'un des plus pauvres du monde. Les quatre cinquièmes de la population vivent avec moins de deux francs par jour.

Un enfant sur deux souffre de malnutrition. La raison: la pauvreté mais aussi le manque de disponibilité de l'eau. Seuls 50 pour cent de la population ont accès à de l'eau potable propre. Parmi les six pays les plus pauvres du monde très touchés par la faim, Madagascar est le seul sans conflits armés.



Les localités figurant dans le texte mais pas sur la carte sont proches de Maroalopoty I et II.

En raison de sa diversité climatique, Madagascar est exposée à divers titres au changement climatique. À l'Est, le climat est tropical. De plus en plus souvent, des ouragans dévastent les villes et les villages. En revanche, dans le Sud et l'Ouest, l'eau manque. Depuis cinq ans, le Sud de Madagascar subit une sécheresse d'une intensité jamais vue. Comme les précipitations manquent, il n'y a pas de récolte et pas loin de 1,5 million de personnes souffrent de la faim.



L'an dernier, il n'y a pas eu de récolte dans le champ de Salalasoà à Marosaragna à cause de la sécheresse. Maintenant, un peu de maïs pousse. Mais cela ne suffit pas pour nourrir la famille.

« Ici, je cultive des patates douces, du manioc, des haricots et du maïs. Mais le sol est mauvais et il ne pousse pas grand-chose. »

Salalasoà, 28 ans

Pour les enfants qui ont besoin d'une nourriture spéciale, des caisses remplies de portions de pâte à base d'arachide sont à disposition. Le fait d'être insuffisamment nourris de manière permanente entraîne chez les petits des troubles de la croissance et du développement. Il leur manque des vitamines et d'autres micronutriments importants. Près de la moitié des moins de cinq ans sont atteints de malnutrition chronique et souffrent de la faim depuis des années: leurs corps sont plus petits et plus faibles, leur cerveau subit des lésions, ils ont du mal à se concentrer et ont plus tard des difficultés scolaires, ce qui les prive de la chance d'avoir un jour un avenir meilleur. Les enfants atteints de malnutrition courent un risque jusqu'à onze fois plus élevé de mourir de maladies comme la diarrhée. C'est pourquoi l'argent récolté durant les «Semaines des étoiles» a pour but d'empêcher les enfants vivant dans le Sud de Madagascar de mourir de faim et de les protéger aussi contre des dommages irréversibles dus à une alimentation déséquilibrée et insuffisante.

À Savara Centre, il y a de la musique, des enfants crient, des poussins courent dans le sable. Autour de la clinique mobile, une trentaine de mères sont là avec leurs jeunes enfants. L'une d'elles est Salalasoà, 28 ans (voir le portrait p.11). Quand son petit garçon de deux ans, Tafarasoà se fait peser et mesurer, le bracelet Muac indique «rouge» – le petit souffre de malnutrition grave et a besoin de soins immédiats. Il a le ventre gonflé et le regard perdu. «Cela me désole de voir mon petit garçon dans cet état», dit Salalasoà. «Je suis contente que l'on nous aide ici.»

Après avoir mis dans son panier la ration hebdomadaire de pâte à base d'arachide, Salalasoà nous conduit de la clinique mobile à son village, Marosaragna, qui se trouve à une demi-heure de distance. Ensuite, nous marchons encore une demi-heure sur des chemins de terre jusqu'à son champ. «Ici, je mets des patates douces, du manioc, des haricots et du maïs», indique Salalasoà. «Mais le sol est mauvais et il ne pousse pas grand-chose.»



Sur la plage à Antsivihandro: le puits d'eau salée est la seule source de liquide pour beaucoup de gens des environs.

Un jeune enfant boit de l'eau propre contenue dans une bouteille poussiéreuse.

Elle se penche et arrache des mauvaises herbes du sable entre les plants de maïs.

Salalasoà n'a rien pu récolter l'année dernière. Mais ces derniers mois, elle a retrouvé un peu d'espoir. Elle a récolté un peu de manioc qui sèche maintenant sur un toit en tôle ondulée. Ce n'est pas une grande quantité, mais c'est mieux que rien.

La mère de Salalasoà est déjà installée devant sa hutte de paille et épluche la maigre récolte de haricots. Salalasoà va chercher un autre panier avec des tiges et des feuilles vertes. «Cela pousse dans la région à l'état sauvage», explique-t-elle. «Nous l'utilisons pour étoffer nos repas, pour que nous ayons moins faim.» Malheureusement, ces plantes ne sont pas très digestes et provoquent régulièrement des diarrhées.

Salalasoà et son fils ne souffrent donc pas seulement de la faim. «Beaucoup d'enfants arrivent à la clinique avec de la diarrhée et de la fièvre», note Sougrah, l'infirmière. «Ils ont trop peu à manger et, en plus, leur nourriture est très déséquilibrée. Pour se remplir l'estomac, ils mangent des feuilles ou de la mauvaise herbe qu'ils ont du mal à digérer.» Plus le nombre d'enfants d'une famille est élevé, plus le risque de malnutrition des enfants est grand – un gros problème dans une région où presque toutes les familles ont cinq enfants ou plus.

Dans de nombreux cas, les parents se rendent compte trop tard à quel point leurs enfants vont mal. C'est pourquoi l'Unicef procède régulièrement à des examens afin de voir où il faut de l'aide. Tous les enfants sont pesés et contrôlés au moyen du bracelet Muac. Mais même quand le bracelet indique «vert», les enfants ne sont pas nécessairement en sécurité, car la situation peut très vite basculer. Unicef estime qu'entre décembre 2022 et mars 2023 plus de deux millions de personnes se trouveront dans une situation d'urgence au Sud de Madagascar et n'auront plus assez à manger. Plus d'un demi-million d'enfants de moins de cinq ans seront touchés. «À ce moment-là, la population traverse la saison dite maigre», explique Matthieu Joyeux, collaborateur de l'Unicef. «L'ancienne récolte est épuisée, la suivante est tout juste semée.»

Des forêts disparaissent

C'est avec effroi que Sougrah, l'infirmière, repense aux deux derniers hivers – les points culminants de la sécheresse, jusqu'à maintenant. «Jamais de ma vie je n'avais



vu autant d'enfants affamés et sous-alimentés.» Deux fois par semaine, les mères m'apportent leurs enfants à la clinique pour les peser et les contrôler au moyen du bracelet Muac. «Nous travaillons de tôt le matin à tard le soir. J'espère que cela ne sera pas à nouveau aussi affreux.»

Mais les chances sont faibles que le Sud de Madagascar puisse être à l'avenir épargné par la faim. Aujourd'hui déjà, les gens se déplacent vers les villes ou les régions où il pleut davantage. Ceci accroît la pression sur les écosystèmes fragiles de l'île: près de 90 pour cent des forêts de Madagascar ont été défrichées au cours de ces dernières décennies afin de libérer de la place pour des champs. La déforestation et la sécheresse entraînent des tempêtes de sable inconnues jusqu'alors qui dévastent les champs.



Manitrisoa s'occupe régulièrement de sa petite sœur Hasambora, 1 an, qui souffre de malnutrition.

«Ma petite soeur a un an et s'appelle Hasambora. Ce nom signifie joie et je souhaite qu'il lui porte chance. Malheureusement, elle ne pèse que six kilos et est très faible. C'est pourquoi je l'amène régulièrement à la clinique où on la pèse et la mesure. Pendant que nous attendons le traitement, nous, les enfants, jouons ensemble ou chantons.

Comme Hasambora a un poids insuffisant, on lui donne une nourriture spéciale. Mais l'eau aussi nous manque. C'est pourquoi je me lève chaque matin à trois heures pour me rendre au puits de la plage. Ma mère Fanampy et moi prenons un jerricane de 20 litres et le remplissons. Au puits, l'atmosphère est joyeuse et sentir la fraîcheur de l'eau nous fait du bien. Mais le trajet jusque là-bas nous prend deux heures et le retour est très pénible.

Depuis la mort de mon père, nous devons essayer de nous en sortir. D'abord, nous avons vendu notre terre, puis nos couverts et la vaisselle. Pendant la grave sécheresse de l'an dernier, nous n'avions malgré tout presque rien à manger. Maintenant, la situation est heureusement un peu meilleure. Ma mère peut acheter de temps en

L'HISTOIRE DE
MANITRISOA*, 16 ANS
à Antsivihandro

»
Le plus important, c'est que tous soient en bonne santé. Pour cela, il m'arrive de renoncer à manger.

temps du manioc et, très rarement, du riz. Elle cherche des légumes sauvages ou des racines comestibles mais tout cela devient rare. J'aimerais tellement pouvoir manger de nouveau un jour mon plat préféré: des spaghettis. Mais je n'arrive pas à me rappeler quand nous en avons eu pour la dernière fois. Durant mon temps libre, j'aime retrouver

mes amies. Nous parcourons la région, récoltons des figues de Barbarie et essayons d'attraper des sauterelles. Celle qui en a le plus dans son sac à la fin a gagné le jeu.

Souvent aussi, nous chantons ensemble ou dansons. Nous aimons ça!

Mon rêve, c'est d'avoir un jour assez d'argent pour rembourser les dettes de ma mère. Je serais tellement heureuse si ma mère ne manquait de rien. Avec le reste, je m'offrirais des sucreries. Des beaux habits et une jolie maison seraient aussi fantastiques. Mais le plus important, c'est que nous tous dans la famille soyons en bonne santé, ayons assez à manger pour devenir grands et forts. C'est pourquoi je renonce parfois aussi à manger et je vais me coucher en ayant faim. Car je suis courageuse et forte et je ne crains rien.»

* Cette jeune fille et ses proches n'ont pas indiqué de nom de famille.



Manitrisoa (à gauche) et sa mère Fanampy (à droite) marchent jusqu'à huit heures par jour pour rapporter assez d'eau du puits au village.

«Quand les puits d'eau potable sont taris, nous n'avons pas d'autre choix que de boire de l'eau salée.»

Fanampy, 45 ans

À Madagascar, les enfants ne souffrent donc pas de la faim à cause d'une guerre comme dans des pays comme la Somalie. Ce sont le réchauffement climatique, la pauvreté et le manque d'eau qui causent la crise alimentaire. Les personnes qui n'ont pas d'eau doivent souvent parcourir de longues distances pour atteindre l'un des rares puits de la région non taris. Après une averse, les gens puisent l'eau stagnante dans les cuvettes naturelles. Ce n'est pas sain. Mais dans les villages, les réservoirs d'eau sont vides depuis des mois.

Au puits d'eau salée

Fanampy, 45 ans, vivant à Antsivihandro, marche ainsi deux heures chaque jour jusqu'au puits de la plage. Elle attache sa petite fille Hasambora âgée d'un an sur son dos, à l'aide d'un tissu rouge. La petite dort et a l'air épuisée. Le jour précédent, elle a été pesée et contrôlée dans la clinique de Sougrah. Une fois de plus, le bracelet Muac indiquait «rouge».

Mais il faut malgré tout aller chercher de l'eau. Fanampy est accompagnée de sa

filles de 16 ans, Manitrisoa (voir le portrait à gauche). Toutes deux portent des jerricanes qu'il faudra remplir. À un certain moment, on aperçoit derrière une colline les vagues de l'océan Indien. Le sentier pentu dans le sable passe à côté de zébus qui se reposent à l'ombre.

«Nous venons souvent ici deux fois par jour afin de rapporter assez d'eau pour la famille», fait remarquer Fanampy, quand nous arrivons au puits, où il y a déjà un important va-et-vient. L'eau jaillit. Des jeunes femmes lavent leurs vêtements, les essorent et rient. Au bord du puits, quatre gaillards tirent sur de longues cordes pour ramener des profondeurs les jerricanes pleins. Les récipients des gens qui attendent sont remplis l'un après l'autre.

C'est un moment joyeux. Régulièrement, l'un des hommes se verse de l'eau sur la tête pour se rafraîchir, d'autres se savonnent et nettoient la sueur du travail. Du bétail boit à l'abreuvoir.

Le contraste avec la sécheresse dans les villages et les champs ne pourrait pas être plus grand. Mais le puits au bord de la mer

n'a rien d'idéal. Fanampy doit marcher jusqu'à huit heures par jour pour transporter assez d'eau jusqu'à sa maisonnette en bois. Et l'eau qui sort des profondeurs est salée – un peu moins salée que celle de la mer. «Nous utilisons l'eau de ce puits surtout pour faire la lessive et nous laver», explique Fanampy. «Mais quand les puits d'eau potable sont taris et que nous ne pouvons pas acheter d'eau, il ne nous reste qu'à utiliser de l'eau salée pour faire la cuisine et comme boisson.» Si cela dure, c'est malsain, mais nous avons besoin de boire.

Pour améliorer l'approvisionnement en eau de la région, le gouvernement devrait faire construire des kilomètres de pipelines. Ils permettraient d'acheminer l'eau des régions riches en précipitations à destination des villages touchés par la sécheresse. Mais l'argent manque. «Transporter de l'eau dans les villages par camion est l'ultime moyen d'apporter de l'eau potable à la population», dit Matthieu Joyeux, collaborateur d'Unicef Madagascar. «Mais les coûts pour de telles mesures sont élevés, et l'Unicef ne peut pas assumer ces frais dans la durée.»

Et ainsi, Fanampy et sa fille Manitrisoa continuent de remplir leurs jerricanes au puits d'eau salée, pour les remonter jusqu'à leur village le long du sentier pentu. Au bout de quelques minutes, la sueur coule – et le trajet jusqu'à la maison est encore long. ■



Un petit enfant
avec de la
pâte à base
d'arachide que
l'Unicef finance
et remet aux
mères.



Supplément spécial du magazine «Schweizer Familie»
et d'Unicef Suisse & Liechtenstein.

Paraît dans l'édition no 41 de «Schweizer Familie»
du 13 octobre 2022

Partenaire
dans le domaine
des médias

